

Hubert Delobette

Ces
FRANÇAIS
QUI ONT RÉVOLUTIONNÉ
le **MONDE**

Le  Papillon Rouge Éditeur

Hubert Delobette

Ces
FRANÇAIS
QUI ONT RÉVOLUTIONNÉ
le **MONDE**

Le  Papillon Rouge Editeur

Sommaire

Avant-propos : Une lumière pour des étoiles

- Constantin Senlecq, le père grand du petit écran
- Jacquard et le grand Thimonnier, un spectaculaire bond en avant
- Marcel Deprez, du courant plus vite que le vent
- Papin, Cugnot et d'Abbans à toute vapeur
- Charles Sauria ou la seconde guerre du feu
- Ferdinand frappé par le froid
- Les fous du caoutchouc
- Ferdinand de Lesseps, des canaux et des continents
- Les Montgolfier, deux frères à la hauteur
- Le grand Pasteur contre les invisibles microbes
- Nicéphore Niépce, ou les mystères de la chambre noire
- Rouquayrol et Denayrouze, premiers de plongée
- Aristide Boucicaut, l'incroyable pionnier du commerce actuel
- Charles Cros, l'homme qui capturait les voix
- Claude Lorius, ou la mémoire des bulles de glace
- Le baron qui modifia nos habitudes de consommation
- Adam, ou l'alambic avant-gardiste
- Clément Ader, le père de l'aviation
- Les Frères Lumière dans les salles obscures du monde
- Jules Rimet, un humaniste pour un événement planétaire

- Nicolas Appert, ou la révolution alimentaire
- Alphonse Bertillon, le « policier le plus illustre dans le monde »
- Nicolas Leblanc, pour quelques cristaux à la conquête de la planète
- Charles Bourseul, le véritable inventeur du téléphone
- Eugène Poubelle, un nom pour l'histoire et pour l'hygiène
- Louis Braille, un génie dans la nuit
- Charles Tellier, un transatlantique pour la mondialisation
- Marie Curie, deux Nobel pour une scientifique d'exception
- Louis Robert, pour tous les papiers du monde
- Les rois du pétrole
- Le Dr François Delabost et l'invention de la douche
- Pierre Martin, l'acier à l'assaut du monde
- Roland Moreno, une puce savante pour une carte payante
- Pierre de Coubertin, l'épopée olympique
- Louis Vicat et la découverte du ciment
- Pour que s'illuminent toutes les rues du globe...
- Louis Pouzin, l'homme qui tissa la Toile
- Robert Bureau, toujours plus haut pour la météo
- Audubon, l'aventurier qui fonda l'écologie
- Thomas de Colmar, le créateur de la machine à calculer
- Trois tigres dans un moteur

Constantin Senlecq, le père grand du petit écran

Décembre 1932. « *Paris Télévision* » propose un programme expérimental en noir et blanc d'une heure par semaine. C'est le tout début du tube cathodique en France. Une centaine de postes TV sont installés, surtout dans les services publics, en attendant l'équipement des ménages qui se fera à vive allure. Au numéro 7 de la place Général Dorsenne, à Ardres, petite commune du département du Pas-de-Calais, un homme est assis dans son fauteuil, infiniment triste et frustré. Il est considéré comme le père de la télévision, mais ne peut pas voir les premières images de son invention, car il est devenu... aveugle ! Un déchirement... Âgé de 90 ans, Constantin Senlecq a tenu jusqu'au

bout pour voir s'allumer cet écran qu'il a imaginé, mais plus rien ne peut faire briller ses yeux, désormais. Il mourra deux ans plus tard, en 1934, alors que la France vient d'enregistrer son 500^{ème} téléviseur en circulation.

Retour sur une saga en bleu-blanc-rouge pour un appareil qui coloriera la terre entière : Constantin Senlecq naît le 9 octobre 1842 à Fauquembergues, un bourg agricole de 1 000 habitants du Pas-de-Calais. Son père est distillateur mais le fils préfère les livres à l'eau-de-vie de prune qui percole de l'alambic. Après le lycée, il entre dans une école de notariat à Saint-Omer. Là, il y fait la connaissance d'un colonel du génie, qui fréquente la même pension de famille. Ce polytechnicien l'initie à la galvanoplastie, un sujet qui le passionne. Cette nouvelle technique permet de préserver un objet de l'oxydation en lui appliquant un dépôt métallique à sa surface, comme par exemple le plaquage des bijoux. C'est un



premier contact avec l'univers des sciences qui l'enthousiasme. Constantin Senlecq met au point sa première invention : un vernis conducteur rendant possible la galvanisation sur du feuillage de végétaux à des fins décoratives.

Ses études achevées, il achète une charge de notaire à Ardres. En 1875, il doit instruire une succession en Angleterre. Comme il se méfie des hommes de loi britanniques (!), il décide d'apprendre la langue de Shakespeare et s'abonne à dessein à une revue de langue anglaise, la *Scientific American*. Un des premiers numéros qu'il reçoit présente une invention – le futur téléphone – faite récemment par un certain Graham Bell : il est parvenu à transmettre électriquement la parole le long d'une ligne télégraphique. Constantin Senlecq s'interroge : pourrait-on faire la même chose avec l'image ?

Pendant quelques années, dès 1877, le notaire planche sur un appareil qui utilise un élément chimique, le sélénium. Depuis trois ans, on sait en effet que ce composé est photosensible, capable de transformer un rayonnement lumineux en signal électrique.

Sans entrer dans les détails,





pour transmettre
son image sur un
écran, Constantin
Senlecq utilise
une plaque en
ébonite, percée
de nombreux
trous remplis
de sélénium,
avec fils de cuivre,
commutateurs,
électrodes pour mettre
en marche le tout. Fin 1880, il

écrit à la revue *La Lumière électrique*, fondée un an auparavant par Théodose du Moncel, académicien et grande figure du monde scientifique. Le notaire y explique qu'il a réussi à obtenir, avec un appareil rudimentaire, la reproduction tronquée, mais bien visible, d'une image en noir et blanc. Il appelle son invention le « télectroscope » qu'il détaille dans une brochure bilingue publiée simultanément à Paris, Londres et New York. La presse internationale en rend compte et loue son inventeur. Un article du *Scientific American* le qualifie même de rival d'Edison ! « *La France, peut-on lire dans l'article, pays natal de la photographie, vient de donner à l'humanité une seconde merveille, la transmission des images à distance. Vous vous assoirez devant l'appareil de Senlecq à New York et*

« votre image ne tardera pas à apparaître sur l'écran d'une lanterne magique à Boston ».

Encouragé, Constantin Senlecq dépose un brevet en 1907 et sollicite divers industriels pour la fabrication de son appareil. Mais la somme qu'on lui demande à l'époque est de 50 000 francs, une petite fortune qu'il ne possède pas, d'autant plus qu'il a tendance à largement délaissé son métier de notaire qu'il n'aime pas ! L'Académie des sciences le découragera elle aussi, en lui écrivant officiellement que « le problème de la transmission électrique des images est une utopie irréalisable ».

Sur ses vieux jours, alors que la télévision commence



Les premières publicités pour la télévision (1952)

à obtenir de très bons résultats, Constantin Senlecq
– au sens de l’humour aiguisé – affichera dans
sa maison cette lettre juste à côté de celle que lui
avait envoyé personnellement Graham Bell, et qui
affirmait que « l’invention du télectroscope valait
bien celle du téléphone » !

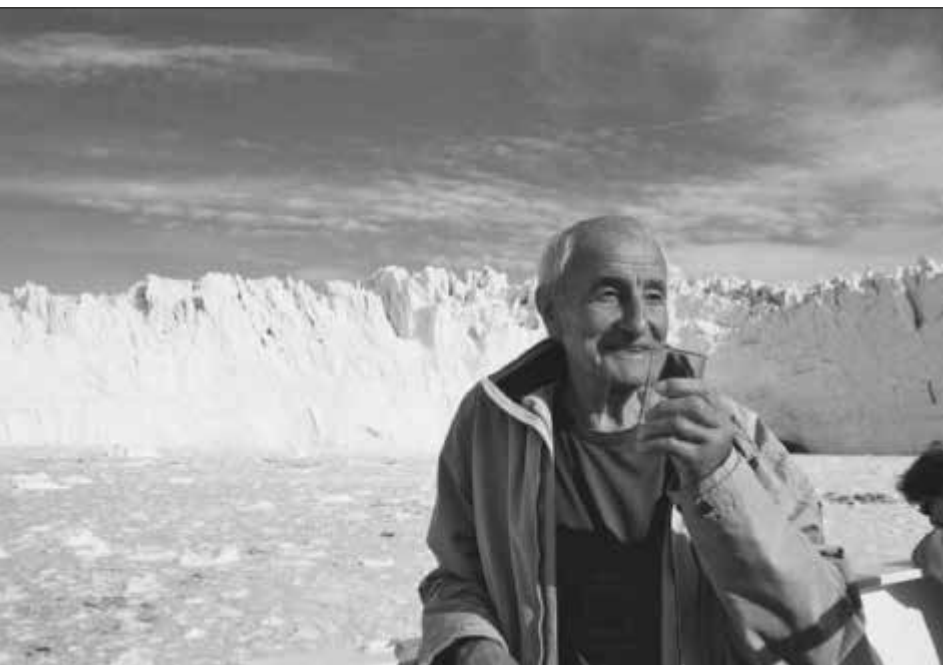


Claude Lorius, ou la mémoire des bulles de glace

Octobre 1987. La revue scientifique *Nature* publie un article qui va bouleverser notre connaissance du climat et de son évolution future. En effet, c'est la première fois qu'un lien est formellement établi entre les teneurs en gaz carbonique dans l'atmosphère et les températures terrestres. Dans leur conclusion, les auteurs de l'article vont même plus loin. Ils estiment que si l'homme poursuit ses activités industrielles émettrices de gaz carbonique, cela aura une influence sur le réchauffement du climat. Une telle idée n'avait encore jamais été émise. En moins de vingt ans, elle est devenue le point de départ d'une vaste prise de conscience qui nourrit de nombreux débats sur le réchauffement climatique,

suscite des interrogations sur ses causes et ses conséquences, interroge sur notre mode de vie et anime d'âpres controverses scientifiques.

Ce que l'on sait moins, c'est que cette mise en évidence de l'action de l'homme sur le climat a pour origine une observation fortuite ! Une observation que l'on doit au glaciologue français Claude Lorius, né le 27 février 1932 à Besançon.



En 1965, alors tout jeune scientifique, il participe à une expédition en Terre Adélie dans l'Antarctique. Les conditions de vie sont rudes. Le vent et le froid omniprésents ajoutent à la fatigue des longues nuits sans soleil qui se succèdent mois après mois.

▲ Claude Lorius en Antarctique (2008) posant avec le verre de whisky par lequel tout a commencé...

L'enfermement pousse au repli sur soi, et même si la solidarité est ici une valeur de partage sans pareille, certaines soirées paraissent plus harassantes que d'autres.

Au terme d'une difficile journée, Claude Lorius s'octroie une pause. Réfugié dans la salle commune, il se verse un whisky et machinalement cherche un glaçon. N'en voyant pas, il en prélève un dans le carottage de glace remonté le jour même. Il porte le verre à sa bouche, ferme les yeux et savoure le breuvage réconfortant. Détendu. Un discret pétilllement se fait alors entendre. Il dirige son regard vers ce verre qu'il tient fermement entre ses mains. Surprise. Ce qu'il y découvre l'intrigue. Le verre est envahi de bulles comme dans une coupe de champagne !

Ces bulles d'air qu'il contemple sans un mot lui livrent peu à peu un message. Son esprit fatigué n'est pourtant pas en alerte mais il se laisse doucement envahir par une idée. Il ne la perçoit pas tout de suite, mais elle finit par s'imposer



comme une évidence. Ce glaçon, oui ce glaçon vieux de plusieurs milliers d'années, est en train de lui livrer les secrets de l'histoire du climat de notre planète. Des secrets incroyables. Car enfin, ces bulles d'air qui dansent devant ses yeux et qui vont bientôt chatouiller si délicieusement son palais, ont aussi l'âge de la glace qui les a rendues prisonnières. Et voilà qu'il formule son intuition : « En analysant ces bulles, songe-t-il alors, on va pouvoir connaître la composition de l'atmosphère à l'époque où elles ont été piégées ».

Il a vu juste ce soir-là ! Tellement juste que depuis lors, l'analyse de ces bulles d'air contenues dans les glaces polaires est réalisée en routine. Jusque-là, les glaciologues étudiaient seulement l'évolution de la composition de la glace. Ces bulles, véritables archives de notre climat, leur permettent de tracer maintenant les courbes de l'évolution des teneurs en gaz carbonique et en autres gaz à effet de serre



dans l'atmosphère au cours des siècles. Elles mettent surtout en évidence que ces teneurs en gaz carbonique ne cessent d'augmenter depuis le début de l'ère industrielle, soit bientôt deux cents ans !

Grâce à ses travaux au retentissement capital pour l'avenir de notre globe, Claude Lorius a reçu depuis un grand nombre de récompenses scientifiques internationales.

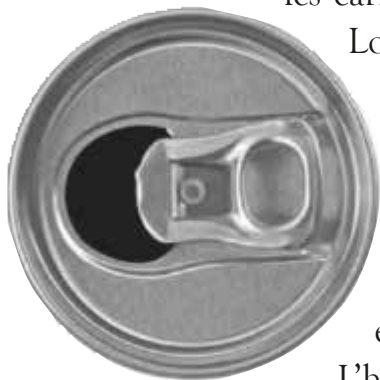
Un iceberg en Arctique



**Pierre Martin,
l'acier à l'assaut du monde**

Le viaduc de Millau, les canettes de soda, les prothèses de hanche, les boîtes de conserve, les carrosseries de voitures, la pyramide du Louvre, les rails de chemin de fer, les trombones, les puces électroniques... C'est un véritable inventaire à la Prévert qu'il faut dresser pour décrire tous les objets, produits, monuments, instruments fabriqués en acier.

L'histoire de cet alliage métallique qui compose notre quotidien est surprenante. Elle est liée à un Français, Pierre Martin, qui a réussi l'incroyable tour de force de fonder l'industrie



actuelle de l'acier sur la planète... tout en restant complètement inconnu ! Vers 1910, alors que son procédé de fabrication était en train de dominer le marché mondial (il le restera pendant un siècle), les milieux de la sidérurgie, les pouvoirs publics cherchèrent à l'honorer. Or, Pierre Martin demeura introuvable et passa pour mort ! Retour sur une épopée extraordinaire : après une enfance passée à Bourges, où il naît le 17 août 1824, Pierre Martin devient lycéen à Paris. C'est un étudiant brillant, intelligent, qui intègre l'école des Mines en 1844. Son destin est tout tracé. Dans la famille, on est ingénieur de père en fils. Son grand-père, qui a fait les « Ponts et Chaussées », a notamment suivi Napoléon dans la célèbre expédition d'Égypte. Une fois son diplôme en poche, Pierre Martin rejoint l'entreprise familiale, une fonderie de fer et de cuivre basée dans la petite commune de Sireuil, à

12 km à l'ouest d'Angoulême. Pendant une décade, l'ingénieur bâtit dans le pays des ponts de chemin de fer, comme ceux de Nevers, dans la Nièvre, ou de Beaucaire, dans le Gard.

À l'âge de 30 ans, Pierre Martin arrête de courir les routes de France et vient diriger l'usine charentaise paternelle. Il aurait pu faire sagement « ronronner » l'entreprise, mais c'est un homme curieux, passionné par l'industrie, la technologie qui sont en plein essor sous le Second Empire.

L'acier mobilise toutes ses pensées. Composé de fer mélangé à une faible teneur en carbone, cet alliage est très robuste, résistant aux chocs, au temps, à la déformation, recyclable... C'est le matériau d'avenir. Mais sa fabrication à grande échelle reste encore



Le viaduc de Garabit, en acier et fer forgé

difficile et aléatoire, malgré les progrès réalisés par l'Anglais Henry Bessemer.

En 1864, à forces d'essais, d'expérimentations diverses, Pierre Martin parvient à des résultats très satisfaisants. Il met au point un procédé qui repose sur l'utilisation d'un four original, surmontant quatre chambres de briques réfractaires, qui permet d'atteindre une température supérieure à 1600°C que l'on peut maintenir plusieurs jours. Grâce à cette technique, basée sur une transformation lente, Pierre Martin obtient un acier de qualité (avec peu d'impuretés) que l'on peut produire en grande quantité. Il a aussi d'autres avantages d'ordre économique : il permet de recycler les riblons, c'est-à-dire les déchets des usines métallurgiques, ainsi que



les nombreux rails en fer usagés que les compagnies de chemin de fer doivent changer fréquemment.

Lors de l'Exposition universelle de Paris de 1867, basée au Champ-de-Mars, les visiteurs apprécient la qualité de cet acier utilisé sur des outils agricoles. Dès l'année suivante, les commandes affluent. Les



« aciers Martin » sont choisis et achetés par l'armée (le fusil Chassepot, les canons de la marine française) ou par le PLM (Paris-Lyon-Méditerranée, l'ancêtre de la SNCF) pour les rails et les bandages des roues de locomotive.

À l'étranger, ils seront utilisés en 1883 par les ingénieurs britanni-

ques pour le pont géant de Forth, au nord d'Edinburgh, qui franchit le fleuve du même nom, mais surtout, ils servent à édifier dès 1889 l'armature métallique des premiers gratte-ciel américains !

L'autre grand concurrent de la fabrication d'acier,

▲ L'emblématique Flatiron Building de New York peu après sa construction en 1903

le « procédé Bessemer », qui est anglais, va petit à petit céder sa place au « procédé Martin » au fil des décennies. De 1870 à 1970, ce dernier va dominer sur tous les continents le marché de cet alliage indispensable. En 1960, par exemple, c'est le « procédé Martin » (ce terme sera utilisé par les sidérurgistes dans tous les pays) qui livre les 4/5^{eme} de la production mondiale d'acier, soit 120 millions de tonnes.

Quant à l'intéressé, faute de brevet efficace, il ne retirera aucune fortune, ni gloire de son invention ! Il sera même oublié. Lorsque le ministère des travaux publics, et les syndicats métallurgiques quelque peu reconnaissants, voulurent l'honorer, on mettra longtemps à dénicher sa retraite. À 85 ans, il vivait retiré dans une petite propriété à Fourchambault, commune du département de la Nièvre.

Le 9 juin 1910, au cours d'un banquet, on remit à l'inventeur de l'acier moderne une médaille commémorative au moment du dessert...

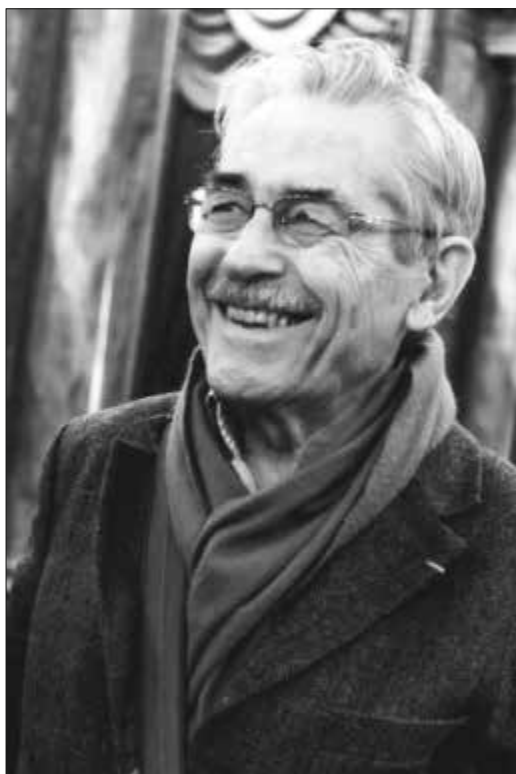
Louis Pouzin, l'homme qui tissa la Toile

Est-il encore nécessaire de présenter Internet, ce vaste réseau informatique qui nous relie au monde du simple bout de nos doigts ? Nous sommes aujourd'hui plus de trois milliards d'internautes, cliquant frénétiquement pour consulter un milliard de sites en ligne ! Le développement de cette toile d'araignée géante a entraîné un bouleversement social sans précédent depuis l'apparition de l'imprimerie. La planète ne dort plus, bourdonnant de transmissions électroniques où des hommes invisibles discutent, achètent, se cultivent, travaillent...

De ce grand caravansérail, on ignore bien



souvent qu'un Français en a été l'architecte en chef ! Qui est le fameux Louis Pouzin à qui *Homo informaticus* doit tant ? Né en 1931 à Chantenay-Saint-Imbert, discret village de la Nièvre de 1500 habitants, l'enfant aura une scolarité brillante. Celui dont les neurones connectent aussi vite que les ordinateurs qu'il mettra en réseau intègre l'École polytechnique en 1950. Il



fait partie des trois seuls diplômés de la promotion à s'intéresser à cette nouvelle discipline qu'est l'informatique. Louis Pouzin décide ensuite de compléter sa formation au MIT (*Massachusetts Institute of Technology*), ce qui est peu courant à l'époque, car on compte sur les doigts de la main les étudiants français séjournant Outre-Atlantique.

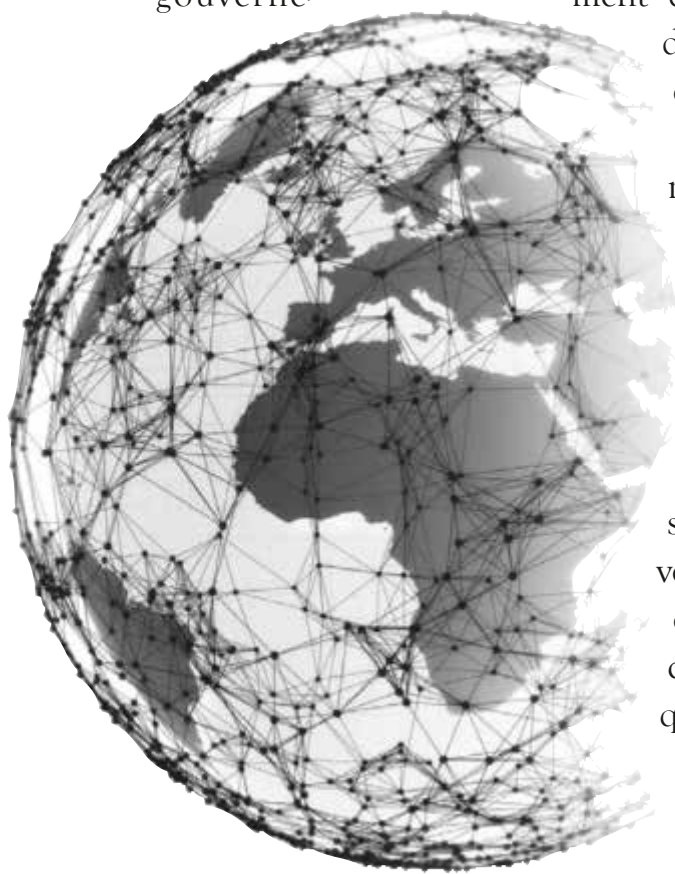
De retour en France, l'ingénieur qui a acquis de fortes connaissances en informatique est recruté par Météo-France. Il conçoit un système d'exploitation permettant d'automatiser les cartes géographiques

de cet organisme, car tout est encore traité à la main ! Une fois le projet terminé, c'est chez le constructeur automobile Simca que Louis Pouzin va exercer ses talents. Mais ce bourreau de travail, qui ne dort que quelques heures par nuit, optera bientôt pour un nouveau et passionnant challenge.

En 1966, le général de Gaulle lance en effet le « plan Calcul », un ambitieux programme destiné à assurer l'indépendance du pays en matière de gros ordinateurs. Dans ce cadre-là, Louis Pouzin pilote le projet Cyclades, dont le nom est tiré de l'archipel grec qui comprend environ 250 îles et îlots que le gouverne-

ment d'Athènes tente

de relier entre eux. On devine déjà, derrière ce malicieux intitulé, la finalité du projet : il vise à mettre en réseau des ordinateurs indépendants, situés dans divers universités et centres de recherche français, qui pourraient



communiquer entre eux. Quelques années plus tard, en 1975, 21 d'entre eux sont reliés ! Des connexions existent même vers l'Angleterre et le centre de recherche de l'Agence Spatiale Européenne à Rome.



Pour arriver à cette innovation spectaculaire, Louis Pouzin a inventé le datagramme, un protocole d'échanges d'informations. Il permet d'envoyer des blocs de données ensemble et de les laisser voyager séparément avant qu'ils ne se regroupent en bout de ligne. Ce réseau maillé d'ordinateurs aurait pu faire de la France le pionnier d'internet dans le monde. Mais la politique va s'en mêler... L'élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence française, en mai 1974, réoriente la stratégie de notre pays en matière de recherche, et le projet Cyclades est abandonné. Les crédits du laboratoire de Louis Pouzin sont coupés. Les ingénieurs des télécoms préfèrent pousser le développement industriel du Minitel dont on peu apprécier de nos jours les débouchés...

Quelques temps plus tard, les Américains Vinton Cerf et Robert Kahn vont reprendre l'idée du datagramme pour développer Arpanet, l'ancêtre d'Internet.

La révolution est en marche. Un gâchis pour notre pays.



Pour ses travaux précurseurs, Louis Pouzin obtiendra quand même la Légion d'honneur, puis sera décoré par la reine d'Angleterre pour sa contribution majeure à la création d'Internet. Il sera aussi honoré par une association américaine à vocation internationale, l'ISOC (*Internet Society*) comme le père de ce grand réseau qu'il a fait naître.

Louis Pouzin fera partie de ces inventeurs français de l'informatique maudits qui n'ont pas été suivis par leurs pays, rejoignant sur la liste le génial François Gernelle. Aujourd'hui oublié, cet ingénieur devrait être célèbre pour avoir commercialisé le premier micro-

L'un des cinq premiers ordinateurs au monde (Australie, 1949)

ordinateur de l'histoire de l'informatique, au tout début de l'hiver 1973. « *Trois ans avant Steve Jobs dans son garage en Californie, j'avais fait la même chose dans une cave à Châtenay-Malabry, dans les Hauts-de-Seine* », racontera-t-il en 1999 à *Libération*. Travaillant dans une PME parisienne, R2E, il met au point à la demande de l'Inra (Institut national de recherche agronomique), un calculateur pour mesurer l'évapotranspiration des sols.

Dans un boîtier marron en aluminium, équipé de cartes à puces et de divers équipements électroniques, il fabrique le premier micro-ordinateur, dont le fonctionnement est testé dans les champs de maïs des Yvelines. Onze ans avant l'arrivée du Macintosh, il appelle son bébé le Micral, commercialisé 8 500 francs et vendu dans divers secteurs d'activité (banques, sociétés d'autoroute...). Les Américains mettront même 2 millions de dollars sur la table pour l'acquérir. Mais entre-temps, l'entreprise R2E est rachetée par Bull, dont le gouvernement français est actionnaire. La société hexagonale va enterrer le projet, jugeant qu'il vaut mieux investir dans les gros ordinateurs de type IBM.

Bull était censé faire rayonner l'informatique française. Dommage. Entre-temps, les Californiens Steve Jobs et Bill Gates ont pris une longueur d'avance...

Charles Bourseul, le véritable inventeur du téléphone

A llo... Le téléphone est devenu aujourd'hui l'appareil high-tech le plus utilisé par l'homme, toutes nationalités, couches sociales et tranches d'âges

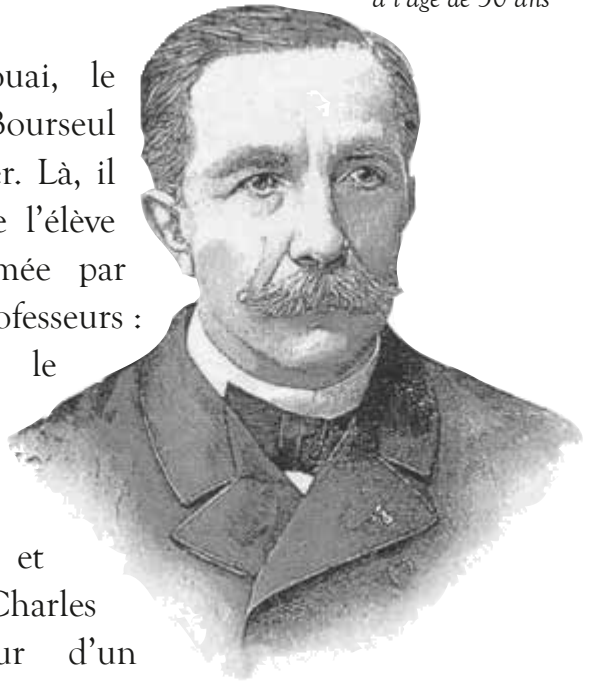


confondues. Les plus curieux, qui se sont intéressés à l'histoire de ce précieux joujou, ont appris qu'il a été inventé par le physicien Graham Bell en 1876.

Et pourtant...

C'est bien un Français qui a trouvé le premier le moyen de transmettre la parole par un banal fil électrique ! Né à Bruxelles par le hasard d'un père militaire en poste en Belgique, et après avoir fait des études studieuses





au lycée de Douai, le petit Charles Bourseul les termine à Alger. Là, il a la chance d'être l'élève d'une classe animée par deux éminents professeurs : Charles Simon, le fondateur de l'Observatoire astronomique de Marseille et surtout Joseph-Charles d'Almeida, auteur d'un

célèbre *Cours élémentaire de physique*, dans lequel il explique notamment les principes des « sens usuels du courant électrique ». Est-ce le contact avec ces savants qui incite le jeune Charles Bourseul à s'intéresser très tôt à la recherche scientifique ? Enrichi par ces cours magistraux, Charles rentre en France et s'installe à Paris en 1851. Là, il décroche une modeste place de commis aux Postes et Télégraphes, rue de Grenelle à Paris. Le jeune homme devient très vite spécialiste ès morse, maniant le célèbre récepteur Bréguet avec dextérité. Mais assoiffé de progrès, ce passionné de sciences cherche des améliorations possibles à ces techniques télégraphiques qu'il juge bien balbutiantes... Tout cela l'amène à la rédaction d'un article qui

fait grand bruit dans *L'Illustration* du 26 août 1854 : «... Il semblerait difficile d'aller plus loin dans les régions du merveilleux. Essayons cependant. Je me suis demandé, par exemple, si la parole elle-même ne pourrait pas être transmise par l'électricité, en un mot, si l'on ne pourrait pas parler à Vienne et entendre à Paris. La chose est praticable ; voici comment. Les sons, on le sait, sont formés par des vibrations et apportés à l'oreille par ces mêmes vibrations reproduites dans les milieux intermédiaires... Mais l'intensité de ces vibrations diminue très rapidement



avec la distance, de sorte qu'il y a, même au moyen des porte-voix, des tubes et des cornets acoustiques, des limites assez restreintes qu'on ne peut dépasser. Imaginez que l'on parle près d'une plaque mobile assez flexible pour ne perdre aucune des vibrations produites par la voix, que cette plaque établisse et interrompe successivement la communication avec une pile, vous pourrez avoir à

▲ Un central téléphonique à Paris, en avril 1904

distance une autre plaque qui
temps exactement les mêmes
concluait : « Il est certain que,
ou moins éloigné, la parole
l'électricité. J'ai commencé
elles exigent du temps et de
les approximations déjà obtenues
résultat favorable. »

Ce n'est, ni plus ni moins,
même du téléphone vingt-
Graham Bell, à savoir la
la voix humaine par les ondes électriques !

Dans la communication de Bourseul faite dans
L'Illustration, le téléphone y est clairement décrit :
plaque mobile vibrante, pile, fil conducteur, électro-
aimant ! On est alors en droit de se demander
pourquoi le Français n'a-t-il pas réalisé ce premier
téléphone dont il a inventé tout le principe ?

Le petit fonctionnaire en avait bien parlé à sa
hiérarchie, mais elle lui avait tout bonnement
recommandé « de s'occuper de choses plus
sérieuses » ! Le très sérieux *Journal Officiel*, en mars
1878, ne dira pas autre chose : « on lui avait tant de
fois répété que son idée était irréalisable, qu'il avait
fini par renoncer aux études commencées ».

Découragé, Charles Bourseul, avec le temps,
abandonne peu à peu ses expériences. Mais en 1876,
Barney, un ingénieur américain, s'inspirant des

exécutera en même
vibrations... » Et il
dans un avenir plus
sera transmise par
les expériences,
la patience, mais
font entrevoir un

que le principe
trois ans avant
transmission de



données de Charles Bourseul parues à New York dans un livre intitulé *Wonders of Electricity*, réussit à fabriquer un appareil tenant dans une boîte à cigares en bois !

L'année d'après, c'est au tour du plus malin de tous, à savoir Graham Bell, de déposer le brevet d'un appareil qui est la réplique parfaite de celui imaginé par notre inventeur français...

Lorsque la nouvelle se répand en Europe, Charles reprend avec un certain enthousiasme ses expériences. Il fabrique des téléphones, dont certains resteront longtemps en activité sur le sol hexagonal, et dépose pas moins de quatre brevets. Mais le mal est déjà fait. Car, malgré les propos de la revue scientifique

The Electrical Review,

du 7 décembre

1888, qui

accusent

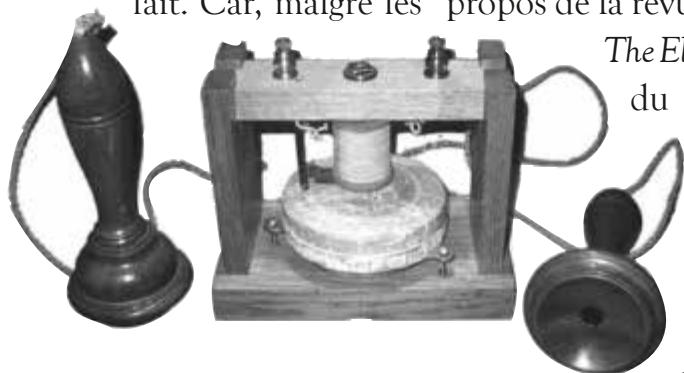
Graham

Bell d'être

un plagiaire

qui ne pouvait ignorer la thèse du précurseur français, c'est bien l'Américain qui restera, pour l'éternité, l'inventeur du téléphone, car seul détenteur du brevet d'origine.

L'intéressé fera un peu plus tard amende honorable. Lors du congrès international de Philadelphie de 1882, Graham Bell, flanqué d'Edison, reconnaît



▲ Le téléphone Bell (1877)

publiquement son admiration pour le petit créateur du Vieux Continent et célèbre même ce « génie inconnu »... mais il est déjà trop tard. La France, elle, pour le récompenser, l'élèvera au grade de Chevalier de la Légion d'honneur et lui accordera une pension supplémentaire annuelle de 1 200 francs.



Is sont Français... et bienfaiteurs de l'humanité !
Par leurs actions, leurs innovations, leurs inventions...,
ces personnages d'exception ont tous changé la face du
Monde.

Nombre d'entre eux sont restés célèbres comme les frères
Lumière, Marie Curie, Clément Ader ou Louis Pasteur,
dont la découverte sauve encore aujourd'hui des millions
de vie. Mais l'intérêt de ce livre est aussi de révéler des...
inconnus de l'hexagone qui ont révolutionné la marche de
notre bonne vieille Terre !

Qui se souvient de Charles Tellier, à l'origine de la
mondialisation avec son bateau le Frigorifique ? Comment
Thomas de Colmar a-t-il inventé la machine à calculer ?

Qui est ce Charles Bourseul mettant au point le téléphone
23 ans avant les Américains ? De quelle manière François
Delabost a-t-il bouleversé les conditions d'hygiène dans le
monde grâce à la mise au point... de la douche ?

Epoustouflante, enlevée, la vie de tous ces ingénieurs,
médecins, entrepreneurs, inventeurs, artisans... se lit
comme un véritable roman, abordable pour tous lecteurs.
Prêts à s'émerveiller ?

*Hubert Delobette, ingénieur en biotechnologie, a travaillé
dans la recherche&développement (Institut Pasteur) et
l'industrie pharmaceutique. Une reconversion l'a amené
dans le journalisme scientifique puis l'édition. Cet auteur –
qui a écrit chez divers éditeurs une quinzaine d'ouvrages –
aime raconter des histoires extraordinaires, captivantes, qui
prennent le lecteur par la main pour ne plus le lâcher.*



ISBN : 978-2-917875-65-0